

choses du passé auraient été ravis de découvrir, blottis dans les rochers des bouches saguenayennes, comme un village d'estampe antique.

C'était le vieux Tadoussac.

La sensibilité des curieux aurait singulièrement bénéficié des circonstances anciennes ou récentes qui avaient permis à ce village d'échapper aux avatars normaux qu'ont subis, sous le fouet du progrès, ses semblables, les villages égrenés sur les deux rives du fleuve Saint-Laurent...

Mais, depuis, l'inévitable est venu pour Tadoussac aussi et le temps, de ses doigts impitoyables, en modifiant la physionomie des êtres et des choses, a changé le visage du vieux bourg saguenayen.

Par la puissance subtile des mots essayons du moins de fixer un pâle reflet de sa beauté touchante d'antan.

C'est une après-midi de fin de juillet. Toutes les maisons dorment sous l'ardent soleil et, derrière les rideaux rouges des fenêtres, on dirait que les habitants se sont enfermés jalousement dans la fraîcheur des pièces, se cachant aux ardeurs du dehors. Ces maisons sont basses et avenantes, crépies d'un lait de chaux, jaunies et craquelées, comme des fruits mûrs. Des branches d'arbres ornent avec coquetterie leur face qui regarde la mer qu'elle domine de toute la hauteur de la falaise. Elles sont, chacune, percées d'une porte et, régulièrement, de deux fenêtres ornées de rideaux aux couleurs criardes, qui la trouent régulièrement. Les seuils sont usés et les cheminées penchent légèrement à gauche comme si le vent les eût insensiblement poussées à chaque rafale qui vient du large. Devant chaque résidence, un minuscule pterre piqué de quelques roses, de giroflées et de beaucoup de géraniums et de liserons des champs au calice blanc, est séparé du chemin par une clôture disjointe. Ces maisons ont l'air de contenir le bonheur et l'on détourne la tête quand on les a dépassées pour les regarder encore.

Et tout ce village de vieilles maisons est comme ramassé dans un repli des flancs rudes des Laurentides, sur un haut plateau qui surplombe les gorges du Saguenay. Ce plateau a sa base sur une grève rocailleuse, du côté du fleuve, et de l'autre sur une plage de sable fin. Du haut de la falaise, on aperçoit et le fleuve et les bouches du Saguenay. A la rencontre des deux immenses courants, la vague ne fait point de caresses au rivage; par bonds brusques elle s'écrase lourdement sur le sable assombri jusqu'au pied de la dune qui lui oppose une barrière. Plus loin, la mer est verte; ça et là, au large, des crêtes écument sur des récifs, plus particulièrement près de l'Île Rouge, autour des Îlets-aux-Morts et à l'extrémité des terres plate de l'Île-aux-Lièvres; sur les rochers de la Pointe Saint-Mathieu, elle déferle avec rage. Au contraire, plus à droite, où la vue plonge dans l'entrée du Saguenay, le flot est noir à force d'être tranquille; il vient mourir au fond d'une anse de sable fin, d'un

oval parfait, aux lignes d'autant plus douces que la falaise qui l'entoure semble taillée à coups d'une hache gigantesque.

Aujourd'hui, répétons-le, cet ensemble charmant composé par le temps et le hasard n'a pas été complètement soustrait à l'action du tourisme et du progrès; l'un étant venu y apporter ses restaurations outrageantes et l'autre son modernisme. Mais tous deux semblent avoir montré de la bonne volonté à sauver ça et là quelques vestiges du passé. Si le luxe moderne a détruit la poésie des grèves de Tadoussac par la construction d'un hôtel très laid de style, l'amour du bibelot, ou si l'on veut, le Démon du Musée qui possède les touristes, ont forcé les Vandales de la Nature à conserver intacte la vieille petite "chapelle des Sauvages", vénérable relique du passé, monument autrement plus précieux que tous les "Tadoussac's Hotels" du monde, et qui conserve dans son petit clocher assez de la poésie des choses anciennes pour en imprégner tout le village.

Car elle est là toujours, depuis 1747, surmontant la dune escarpée qui domine la baie, la primitive église des peuplades indiennes du "Royaume du Saguenay". Son minuscule clocher pointu, à l'époque de Paul Duval, servait encore de phare aux marins du Saguenay. Sans doute, les pièces de cèdre qui forment sa charpente ne sont plus celles qu'écarissait, au mois de mars, 1747, le charpentier Blanchard; les restaurations font si souvent leur œuvre de... destruction dans la longueur de deux siècles!... Chaque année, le matin du 28 août, la petite cloche d'airain de la chapelle, vieille d'un siècle de plus que cette dernière, égrenne sur les flots, dans le bassin des plaines et jusqu'au sommet des pics une pluie légère de notes sonores; c'est un pépiement d'oiseau ensommeillé. Mais si léger qu'il soit, le son matutinal réveille les échos de trois siècles de glorieuses missions et, à cette sonnerie cristalline d'un temps si vieux, toute la nature saguenayenne est sensible: les flots du Saguenay descendent moins vite vers le fleuve qui, lui-même, gronde moins fort, aux pieds des falaises; la brise du large souffle plus doucement et tous les arbres qui dégingolent des pics laurentiens assourdissent leur monotone bruisement...

Or donc, cette ardente après-midi de fin de juillet, Paul Duval, arrivé, la veille, des Bergeronnes, se livrait à ses rêveries habituelles sous l'ombre des arbres du plateau que l'on appelle aujourd'hui pompeusement le "Parc de Tadoussac". Toute la baie s'irradiait de feux ardents...

Suave vision des choses du passé!... Comme elle était belle sous cet ardent soleil d'été, la petite baie dont les eaux avaient porté tour à tour les nef de Cartier, les gallions de Pont Gravé, de Chauvin et de Champlain, les barques légères des Basques, les canots d'écorce des indiens!... D'ici sont partis pour les rivages lointains de la Baie d'Hudson ces sublimes